BUONARROTI ET BLANQUI

par Maurice DOMMANGET

Il n'y a pas lieu dans la présente contribution de rechercher tout ce qu'Auguste Blanqui a gagné à l'enseignement de Buonarroti, pas plus que d'établir à la fois les points de ressemblance et de divergence entre le babouvisme, plus précisément le buonarrotisme, et le blanquisme. C'est un sujet qui a été déjà traité, quoique méritant d'être repris et serré de près ; tout au plus y ferons-nous allusion. Il s'agit ici d'éclairer la question des rapports personnels entre Buonarroti et Blanqui et, en même temps, de la transmission de la tradition et de la leçon babouvistes de l'un à l'autre.

Cette question s'est posée à l'esprit de tous ceux qui ont été hantés par le problème des origines du socialisme révolutionnaire. Elle aurait dû être traitée notamment par J. Echernoff qui se proposait, sur un plan général, d'étudier « la formation et l'évolution de la doctrine républicaine », de 1830 à 1848 [1] ; plus encore par Paul Robiquet qui se penchait sur « les dernières années » de Buonarroti [2] et par Georges Sencier qui étudiait l'influence du babouvisme durant la même période [3]. Il n'en a rien été et il convient, en attendant mieux, d'apporter un certain nombre de précisions et d'hypothèses susceptibles de faire avancer la question.



1. *Le Parti républicain sous la monarchie de Juillet,* Paris, A. Pédone, 1901, 496 pp.
2. *Buonarroti et la secte des Egaux,* Paris, Hachette, 1910, 330 pp.
3. *Le Babouvisme après Babeuf,* Paris, Marcel Rivière, 1912, 348 pp.

Rappelons pour mémoire que le grand révolutionnaire d'origine italienne, l'ancien compagnon de Babeuf, le premier historien de la Conjuration des Egaux dont le livre a imprégné si fortement la génération des années 1830, revenu après les Trois Glorieuses dans sa « patrie adoptive »[4] et fixé à Paris, y était devenu en quelque sorte le patriarche du communisme, le représentant vivant de la tradition révolutionnaire, l'oracle des sociétés secrètes. C'était un homme pur et désintéressé, austère et doux, grave et digne, admirable de sérénité bien qu'il ait frôlé la mort à plusieurs reprises. Son autorité morale et sa noblesse de maintien le faisaient comparer aux sages de l'ancienne Grèce. Il prodiguait les conseils aux jeunes révolutionnaires qui venaient le voir. « La carrière de conspirateur, leur disait-il, est la plus difficile, mais la plus méritoire de toutes et l'on doit bien se tater avant d'y entrer. »

A ceux qui lui paraissaient résolus, « il indiquait les moyens de se mettre en relation avec les foules, de les diriger, de les lancer en avant et de nombreux exemples d'histoire ancienne et moderne venaient à l'appui de ses préceptes. Surtout le vieux conspirateur demandait la prudence, le secret, l'absence de toute négligence et de toute précipitation. »

C'est de l'Italien Cannonieri que nous tenons ce précieux témoignage[5]. Il nous aide à deviner avec quelle avidité le jeune Blanqui dut boire les paroles sévères et onctueuses de l'apôtre, recueillir le dépôt sacré de sa doctrine et de son expérience révolutionnaires. D'autant plus qu'à l'affinité idéologique se joignait cette affinité mystérieuse résultant d'une commune origine en Toscane, le pays des séditions.

Blanqui doit être rangé au nombre de ces « généreux esprits » sur lesquels le vétéran avait prise du fond de son obscurité [6]. Certes, on n'en peut administrer la preuve formelle, étant donné l'extrême prudence et la haute capacité conspirative de Buonarroti qui le portaient à cacher soigneusement ses relations politiques effectives. Quant à ses

4. Lettre inédite de Buonarroti à Emile Babeuf (30 juillet 1828). Copie de la collection de l'auteur.

5. Vannucci : *I martiri della liberta italiana*, t. II de la 7ᵉ éd., p. 241. D'après G. Weill, *Revue historique*, 1901, p. 274.

6. Louis Blanc : *Histoire de Dix ans*, éd. illustrée, p. 684.

papiers, ils ne donnent évidemment rien à ce sujet[7] ; mais si le nom de Blanqui n'apparaît point, on doit faire les réserves qu'impliquent des lettres écrites en termes énigmatiques avec chiffres ou pseudonymes. Par ailleurs, Blanqui a fait le silence sur ses relations avec Buonarroti comme avec Voyer d'Argenson et Charles Teste qui gravitaient autour du vénérable septuagénaire. Cependant, grâce à des recoupements, le doute n'est pas permis. Nous n'en sommes plus au temps où tout de go, gratuitement, Henri Place faisait remonter les rapports entre Buonarroti et Blanqui au temps de la Charbonnerie [8] et où Gustave Geffroy, sans référence, parlait de l'éducation reçue par Blanqui auprès du « représentant de l'inquiétude sociale de la Révolution [9]. » Nous n'en sommes plus réduits à supposer, comme Eugène Fournière, que Blanqui reçut de Buonarroti « la triple empreinte qui caractérise toute sa vie : la démocratie, le patriotisme et le communisme [10] », supposition faite « avec vraisemblance » selon Albert Mathiez [11].

Le procès d'avril 1835 devant la Cour des Pairs siégeant au Luxembourg a mis au jour l'importance des relations entre Blanqui et Buonarroti. On sait que, dans ce procès, figurent comme accusés les principaux chefs de la Société des Droits de l'Homme arrêtés à la suite des insurrections de 1834. Buonarroti avait jugé sévèrement cette société[12], n'augurant rien de bon d'une conspiration qui déroulait sa trame au grand jour. Il avait adressé aux Lyonnais prêts à se soulever des conseils de sagesse et de prudence. Mais, le mouvement réprimé, il ne se déroba point au devoir de solidarité républicaine et avec Blanqui, avec toute la partie disponible des hommes de pensée et d'action du parti républicain, il se rangea parmi les défenseurs des accusés [13]. Une tentative d'unité d'action entre les accusés lyonnais et les accusés parisiens divergeant sur la tactique, ne réussit pas. C'est chez Blanqui qu'eut lieu la réunion préparatoire

7. *Bibliothèque Nationale*, Manuscrits français N.A. 20.803 et 20.804.
8. *Le Réveil du peuple*, 6 janvier 1894, art. sur Blanqui.
9. *L'Enfermé*, éd. 1897, Bibl. Charpentier, p. 60.
10. *Histoire socialiste*, t. VIII, « Le règne de Louis-Philippe », p. 172.
11. *Annales Révolutionnaires*, t. III, oct.-nov. 1910 [« La politique de Robespierre et le 9 thermidor expliqués par Buonarroti »].
12. Louis Blanc, op. cit., p. 703.
13. P. Robiquet, op. cit., p. 235.

des défenseurs et c'est là qu'un conflit les mit aux prises, principalement Michel (de Bourges) et Jules Favre [14]. Blanqui, prétend Victor Bouton, « poussait aux extrêmes, faisait descendre les aristocrates du parti des hauteurs de leur ambition [15]. » Ceci doit être dit en passant, mais la question en jeu n'est pas là. Buonarroti s'était chargé de défendre Recurt, son médecin, dont l'influence était grande parmi les ouvriers du faubourg Saint-Antoine. Comme sa signature avait été placée, à son insu, au bas de la protestation des défenseurs, il s'en plaignit à Blanqui, Davignon, Michelet et, point majeur, c'est Blanqui qu'il désigna pour rendre compte de son mécontentement aux défenseurs et accusés d'avril. Cette marque de confiance, attestée formellement par une lettre du 11 mai 1835 [16], tranche définitivement dans un sens positif, la question des rapports directs entre Blanqui et Buonarroti.



C'est la portée réelle, précise, plus ou moins profonde des entretiens Buonarroti-Blanqui, leur influence sur la formation idéologique et révolutionnaire conspirative du futur « Enfermé » qui nous échappe. Car une influence de cette sorte est malaisée à saisir parce qu'elle est enveloppante, parce qu'elle glisse « en la naïveté et aisance » de l'esprit du disciple, suivant l'heureuse expression de Montaigne. Un biographe de Buonarroti a donc eu parfaitement raison d'écrire : « Il est difficile de déterminer jusqu'à quel point le vieux conspirateur influença son cadet [17]. »

Toutefois, ce n'est point l'effet d'un hasard qu'un homme comme Victor Bouton, qui connut Blanqui et fréquenta les hommes et les milieux démocratiques et socialistes de la monarchie de Juillet, ait classé Blanqui comme « ayant appartenu » à l'école de Charles Teste [18].

Ce qui étonne et doit être mis en relief, c'est que les

14. Louis Blanc, op. cit., p. 772 et *Le Moniteur*, 11 août 1836 [Procès des poudres].
15. *Profils révolutionnaires*, p. 134.
16. *Bibl. Nat.*, Mss français N.A. 20.803 et P. Robiquet, op. cit., pp. 238-239.
17. Samuel Bernstein : *Buonarroti*, Paris, [1949], p. 254.
18. *Profils révolutionnaires*, p. 31.

noms de Babeuf, de Buonarroti, des Egaux en général, c'est qu'une allusion quelconque à la forte personnalité de Buonarroti ne soient jamais venus au bout de la plume de Blanqui dans les manuscrits et les imprimés qui nous restent de lui. Il y a là quelque chose qui s'explique d'autant moins que c'est dans la mesure où ils se rapprochent du babouvisme que Blanqui fait siens certains thèmes saint-simoniens du Libérateur (1834) et que l'accent général joint à des expressions typiques employées par Blanqui à partir du procès des Quinze sont nettement babouvistes. On doit aussi remarquer qu'à cette époque Blanqui parle favorablement de Robespierre et qu'il s'affirme déiste [19].

De toute façon, un fait essentiel ne saurait être oublié dans cette partie de la discussion, c'est que les manuscrits de Blanqui, surtout ceux du Mont Saint-Michel, dans lesquels quelques années après la mort du patriarche babouviste, le prisonnier de la « Bastille des mers » pouvait se prononcer sur le babouvisme qui se répandait dans l'avant-garde républicaine, ont été brûlés par ordre de sa mère. Or, ces papiers étaient d'une grande importance politique si l'on en juge par le désespoir de Blanqui quand il apprit l'autodafé. On peut donc, à bon droit, supposer que nous avons perdu là une source inestimable, capable d'éclairer la discussion.



Un autre aspect de celle-ci consiste à « situer » chronologiquement les rapports personnels Buonarroti-Blanqui. Ils se placent entre septembre 1830 et le décès du 16 septembre 1837, laps de temps du séjour de Buonarroti à Paris. Mais l'on sait que pour dépister la police, Buonarroti prenait des noms divers et même au besoin, dans sa correspondance, se faisait passer pour une femme. Il n'est pas commode non plus de dépister Blanqui après l'agitation estudiantine et son séjour à La Force, quand, devenu un opposant dangereux, il cherchait lui aussi à échapper aux griffes policières.

Sur la base documentaire actuelle, aucun indice ne per-

19. Maurice Dommanget : *Auguste Blanqui. Des origines à la Révolution de* 1848, [manuscrit] ; chap. III : Procès des Quinze ; chap. IV : Relations, journaux, sociétés secrètes.

met de déceler des contacts de Blanqui avec Buonarroti avant 1834. Mais il ne s'ensuit pas nécessairement qu'ils ne se voyaient pas. Il n'est pas croyable, par exemple, qu'au temps de la Société des Amis du Peuple et après, dans les périodes où il était libre et en bonne santé à Paris, le jeune Blanqui n'ait pas rencontré le vieux conspirateur. Comme on l'a fait observer, tous deux ont fait partie de l'équipe de rédaction du *Paris révolutionnaire*. Le trait d'union par Raspail est à faire entrer en sérieuse ligne de compte. Du reste, quand on voit « M. Raymond », alias Buonarroti, obtenir l'autorisation de voir Raspail une fois la semaine à la prison de Versailles à partir du 13 mai 1833, on peut se demander si le même Raymond, sous un autre nom d'emprunt, ne fut pas l'un des visiteurs de Sainte-Pélagie où Blanqui avait été transféré de Versailles fin janvier 1833. C'est d'autant plus plausible qu'en allant à Sainte-Pélagie où séjournaient tant d'ardents démocrates, Buonarroti pouvait faire lever au maximum la pâte révolutionnaire.

Mais c'est surtout après son intervention au procès d'avril, quand Blanqui se livrait à fond à l'action souterraine, paraissant peu sur la scène, qu'il a dû avoir des rapports avec le patriarche, malgré déjà l'état maladif de celui-ci.

A partir de la découverte de l'affaire dite des Poudres, en mars 1836, Blanqui est à nouveau emprisonné et le restera après sa condamnation jusqu'en mai 1837. Mais alors Buonarroti était déjà si affaibli que sa vie politique était pour ainsi dire terminée. On ne peut sérieusement admettre une transmission idéologique, même par correspondance. Puis, quand il est sorti de Fontevrault, Blanqui se fixe à Gency, près de Pontoise. De là il va, certes, fréquemment à Paris, mais il est trop étroitement surveillé, trop absorbé par la préparation du coup de main qui aura lieu le 12 mai 1839 et, d'autre part, l'état de santé de Buonarroti s'aggrave trop pour que les deux hommes se soient vus. On ne peut donc sérieusement supposer un contact durant cette période.

Maurice DOMMANGET